



L'ÉCRIVAIN DU CAFÉ DES ARTS

MYRIAM
BELLECOUR

ROMAN

Myriam Bellecour

L'Écrivaine du Café des Arts

© Myriam Bellecour, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9511-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La patrie se trouve partout où l'on est bien. »

CICÉRON, *Tusculanes*

« Montréal, je sais qu'on peut danser dans tes ruelles aux heures bleues

Quand le jour a laissé descendre son grand manteau de feu. »

Olivier PLAN, *L'Oratoire*, extrait du recueil de poèmes *Combien d'étoiles*

À mes grands-parents, à mes parents, à
Göttingen où tout commence

À Olivier, Henrik et Violette

DE LA MEME AUTEURE (romans) :

Vite, ma retraite !, Gaïa Editions, 2017

Tout ça pour des bonbons, Les Éditions du Net, 2018

Marguerite Pivoine, Librinova, 2020

Cent ans à deux, Librinova, 2021

Une fois n'est pas toujours, Librinova, 2021

Tous les poissons du ciel, Librinova, 2022

La Constellation du Caméléon, Kobo Originals, 2023, pour l'édition numérique

La Constellation du Caméléon, Librinova, 2023, pour l'édition papier

Comme l'oiseau réveille le monde, Librinova, 2024

L'HISTOIRE AVANT L'HISTOIRE

Automne 1989, Amphithéâtre de la Sorbonne – Marcel Astrée

— Comment définir ses racines ? Est-on pour toujours planté là où l'on est né, comme un chêne, un sapin ou un érable, portant en soi son pays d'origine ? Est-on fidèle à une nation ou à une région ? Est-on français, allemand, italien ou plutôt québécois, breton, bavarois ou vénitien ? Est-on lyonnais parce qu'on est né à Lyon ou peut-on être lyonnais de cœur parce qu'on a choisi d'y vivre ? Que se passe-t-il alors si l'on est déraciné ? Est-ce qu'on peut s'acclimater à un autre environnement, un autre... climat justement jusqu'à y créer de nouvelles racines ou est-on lié à jamais à celles de son lieu de naissance ? Quand devient-on un étranger ? Quand cesse-t-on de l'être ? Peut-on se fondre dans un nouveau lieu tel un caméléon ?

Marcel Astrée, le jeune conférencier, marque une pause et regarde son auditoire. Ils ne sont pas bien nombreux en ce jour de semaine et la moyenne d'âge avoisine trois fois le sien, même si au moins deux participants portent le même prénom que lui. Ses parents adoraient *Les contes du chat perché* de Marcel Aymé et hésitaient entre Delphine et Marinette pour le prénom de leur fille... qui s'est avérée être un garçon. Il a donc été baptisé du prénom de l'auteur, qu'il préfère largement à Delphin ou Marin, deux variantes très océaniques qui lui pendaient au nez. Au moins Marcel est un prénom de la terre ferme, il signifie « dédié à Mars », le dieu des combats et de la protection du sol ! Sans terre, pas de racines.

Il essaye de reprendre le fil de son exposé malgré sa légère déception face aux bancs vides. Il aurait dû se douter qu'en pleine après-midi, il n'y aurait pas foule. Mais ces quelques personnes qui lui font face sont venues pour l'écouter, autant essayer de briller. Peut-être qu'il vendra quelques exemplaires de sa thèse à la fin.

— Et si l'on en vient à la langue maintenant. Comment définir sa langue maternelle ? Est-ce celle de sa mère ou celle dans laquelle on peut exprimer

toutes les nuances de ses pensées ? Celle du pays où l'on est né ou la première langue qu'on a apprise dans l'enfance ? La langue dans laquelle on rêve ? Peut-on vraiment être totalement bilingue ? À l'inverse, pourrait-on se contenter d'une seule langue ? Ne serait-ce pas dans ce cas un refus ou une impossibilité de s'intégrer ? Vous voyez, que l'on soit partagé entre plusieurs langues, plusieurs identités, plusieurs cultures ou tout simplement plusieurs lieux, ces questionnements nous accompagnent en permanence. Il suffit d'entendre une personne née et vivant à Paris depuis toujours se présenter comme grenoblois ou brésilien pour comprendre que l'enracinement n'est pas nécessairement lié au lieu de vie, ni à la langue, l'origine familiale peut l'emporter ou plutôt les racines.

Marcel s'arrête un instant et interpelle une dame au premier rang.

— Vous, madame, où sont vos racines ?

— Moi ? Je vis à Provins mais je suis née à Annecy comme ma mère. Mes grands-parents paternels sont bretons. J'ai vécu à Londres pendant vingt ans. Je... Je ne sais pas vous répondre. Je dirais tout simplement que je suis française.

— Monsieur ?

— Je suis breton évidemment ! Peu importe où je vis, j'ai du beurre salé qui coule dans mes veines !

Marcel hoche la tête d'un air entendu. Rien qu'en pensant à son dernier kouign-amann, il salive. Il se tourne vers une dame au premier rang qui pince les lèvres depuis un moment. Quelque chose lui a déplu dans son discours. Ou alors elle préfère le beurre doux, se dit Marcel en réprimant un sourire avant de poursuivre.

— Madame ?

— Je suis franco-libanaise. Mes racines sont plantées à deux endroits et je me sens parfaitement bilingue, même si vous dites que ce n'est pas possible. Je vous garantis que ça l'est.

— Je suis dans la théorie, vous seule savez, madame, chaque cas est particulier, je ne doute pas de votre bilinguisme.

La dame semble satisfaite. Personne ne résiste à un peu de pédagogie, saupoudrée d'un zeste de flatterie, constate Marcel en soupirant discrètement.

— Et vous, monsieur ?

— Corse bien sûr, et pour toujours !

— L'île de Beauté, je vous comprends. Et vous, madame ?

— Allemande, Allemande de l'Ouest puisqu'il faut le préciser. Enfin pour l'instant.

— Pourquoi ?

— Vous ne suivez pas les informations, jeune homme ?

— Si, bien sûr.

Manifestement, cette réponse ne suffit pas à la dame qui continue à le regarder d'un air sévère comme s'il était encore au collège et qu'elle venait de lui demander de passer au tableau pour faire son exposé d'histoire. Mais Marcel n'a plus 11 ans et les récents événements sont relayés partout, il devrait s'en sortir !

— Je vois bien que la rue demande le départ d'Erich Honecker, je suis tout ce qui se passe à Leipzig, à Dresde et ailleurs mais de là à envisager une réunification...

— Détrompez-vous ! Nous avons été séparés en deux États sur décision des vainqueurs de la guerre en 1949 mais ce n'est pas définitif. Vous avez parlé des racines puis des langues. Nous partageons la même langue allemande. Culturellement, nous sommes une nation et croyez-moi, nous allons le redevenir bientôt.

— C'est intéressant, ce que vous dites. Mais dans ce cas, si la langue l'emporte, ne faudrait-il pas s'intéresser aussi à l'Autriche, à l'Alsace, à la Suisse même ?

— Il faudrait refaire l'histoire, je ne crois pas que ce soit souhaitable ! Mais pour les deux Allemagnes, ça va se faire, plus vite que vous ne l'imaginez.

— L'avenir nous le dira. Merci pour votre témoignage. Un dernier avis peut-

être ? Vous, monsieur ?

— J'ai envie de vous dire... citoyen du monde ! Je suis né à Tokyo, je transporte mes racines de bonsaï japonais avec moi mais je ne parle que français. Est-ce que cela fait de moi un homme inclassable ?

L'auditoire rit et Marcel conclut, ravi d'avoir pu illustrer ses propos grâce à ces quelques réponses spontanées. Il remercie la salle et range ses affaires. Le lendemain, tel un papillon, il s'envolera pour Londres pour y donner la même conférence. Heureusement que lui, on ne l'interroge jamais, il aurait bien du mal à dire où sont ses racines. Il se revendique européen mais, s'il est honnête, n'est-ce pas parce qu'il n'a jamais pu s'ancrer quelque part ? Il songe à toutes ces villes dans lesquelles ses parents ont habité, à sa frustration de ne pas avoir un lieu qui le définit. Il donnera des racines et une langue à ses enfants, ils ne bougeront pas, eux. Il doit juste trouver l'endroit parfait.

Une dizaine de jours plus tard, devant sa télévision, Marcel Astrée regardera Christine Ockrent commenter les événements et contempera le mur de Berlin réduit en pièces. Il pensera qu'il devra modifier un peu sa présentation prévue le mois suivant à Cologne et qu'il aurait aimé échanger à nouveau avec cette dame à l'accent charmant qui semblait si bien informée. En y repensant, derrière son air de professeur, elle avait l'air triste. En surface, elle était avenante mais en profondeur, il sentait un abîme. Peut-être que son grand amour vivait de l'autre côté du mur ? Peut-être qu'elle attendait une réunification pour le retrouver enfin, après des décennies passées à échanger des lettres codées pour éviter la censure de la Stasi ? Il sourira tout seul, en pensant à ces films qu'il se fait parfois, s'imaginant écrire une comédie romantique plutôt que ses recherches de linguiste. Il soupirera et se remettra au travail.

Il le sait bien, il reste un figurant pour toutes ces personnes qu'il croise. Il n'est pas écrivain et son histoire n'a pas vraiment d'importance. Mais s'il peut braquer sur elles le projecteur permettant d'éclairer leur langue et leur identité, c'est que son intervention n'aura pas été vaine.

1. UNE NUÉE DE PIGEONS

Printemps 2024, Paris, à proximité des grands magasins – Carolina Alba-Wallis

Lentement, Carolina Alba-Wallis referme le livre qu'elle était en train de lire debout, contemple un instant sa couverture colorée et le range dans son sac en soupirant, retirant de justesse son pied que son voisin allait écraser, déséquilibré par le mouvement saccadé du RER.

La prochaine station est la sienne, Auber, en plein cœur de Paris, à proximité des grands magasins et de l'Opéra Garnier. Rien n'ayant été laissé au hasard, cette gare porte le nom d'un compositeur français, Daniel-François-Esprit Auber, dont le buste se retrouve précisément sur la façade de l'Opéra et la sépulture au cimetière du Père-Lachaise. Ces deux lieux parisiens prestigieux sont visités quotidiennement par des milliers de touristes. Pourtant, sur ces centaines de personnes qui viennent de descendre sur le quai en même temps qu'elle, combien se sont intéressées au nom de cette gare ? se demande Carolina songeuse, bousculée par des voyageurs pressés, qui ne pensent même pas à s'excuser, alors qu'elle essaye d'avancer vers la sortie.

Pour elle, ça compte de savoir que quelqu'un a mis du sens dans ce choix. Lors de sa découverte, il y a quelques mois, elle s'était précipitée, enthousiaste, à la Fnac pour se procurer les œuvres d'Auber, elle voulait tout écouter ! Elle sourit en se remémorant la scène.

— Bonjour monsieur, je recherche les œuvres du compositeur Auber, il est du XIX^e siècle.

— Rayon classique, à droite.

— Merci mais j'en viens, je n'ai rien trouvé. Je me demandais si vous aviez son œuvre complète dans un coffret ?

Le vendeur avait semblé surpris.